

Les Demoiselles d'Avignon. ( texte accompagnant la planche 18 , vol. 2★ )

Le tableau connu sous le nom « Les Demoiselles d'Avignon » marque une date très importante dans l'œuvre de Picasso. L'artiste y rompt avec l'orthodoxie esthétique conventionnelle, qui en rapportant toute représentation aux idées reçues, introduit dans l'art des éléments d'arrêt et de prose. Grâce à une vision nette des possibilités infinies de l'art et de ses combinaisons supérieures, Picasso abandonne dans cette toile le chemin qu'il avait jusque là suivi et manifeste avec ampleur son aptitude à combiner la réalité d'une façon nouvelle et à orienter l'art vers des solutions inédites.

Les travaux préparatoires exécutés pour la réalisation de ce tableau datent de la fin de l'hiver 1906-1907. Ce sont des études de marins (n° 6 et 7 du catalogue) et des figures féminines (n° 12, 13, 22, 23, 24, 40 ). Le tableau fut terminé à la fin du printemps 1907.

Le titre de l'œuvre n'est pas de l'artiste. Celui-ci avait expliqué qu'il y avait peint le souvenir d'une maison publique de Barcelone, rue d'Avignon, proche de la demeure de ses parents. Picasso croit se souvenir que c'est André Salmon qui donna au tableau son titre. C'est la confusion du nom de la rue où se trouvait la maison publique avec celui de la ville d'Avignon qui a fait croire que Picasso y avait vécu. En fait il n'a visité cette ville que cinq ans plus tard, en 1912, lors de ses vacances à Sorgues.

On a toujours prétendu, et Mr. Alfred Barr Jr. vient de le répéter dans le Catalogue de la magnifique exposition d'œuvres de Picasso qu'il a organisée à New York, sous le titre « Quarante ans de son art », que les figures des « Demoiselles d'Avignon » dérivent directement de l'art de la Côte d'Ivoire ou du Congo Français. La source est inexacte. Picasso a puisé ses inspirations dans les sculptures ibériques de la collection du Louvre. En ce temps, dans le milieu de Picasso, on faisait un grand cas de ces sculptures, et l'on se souvient peut-être encore du vol d'une de ces pièces commis au Louvre, affaire à laquelle Apollinaire fut à tort mêlé.

Picasso qui, dès cette époque n'admettait pas que l'on pût se passer, sans niaiserie du meilleur que nous offre l'art de l'antiquité, avait renouvelé, dans une vision personnelle, les aspirations profondes et perdurables de la sculpture ibérique. Dans les éléments essentiels de cet art il trouvait l'appui nécessaire pour transgresser les prohibitions académiques, dépasser les mesures établies, remettre toute légalité esthétique en question. Ces temps derniers Picasso me confiait que jamais la critique ne s'est donné la peine d'examiner son tableau d'une façon attentive. Frappée des ressemblances très nettes qui existent entre les « Demoiselles d'Avignon » et les sculptures ibériques, notamment du point de vue de la construction générale des têtes, de la forme des oreilles, du dessin des yeux, elle n'aurait pas donné dans l'erreur de faire dériver ce tableau de la statuaire africaine. L'artiste m'a formellement certifié qu'à l'époque où il peignit les « Demoiselles d'Avignon », il ignorait l'art de l'Afrique noire. C'est quelque temps plus tard qu'il en eut la révélation. Un jour en sortant du Musée de Sculpture Comparée qui occupait alors l'aile gauche du Palais du Trocadéro, il eut la curiosité de pousser la porte en face, qui donnait accès aux salles de l'ancien Musée d'Ethnographie. Aujourd'hui encore, à plus de trente trois ans de distance et en dépit des événements actuels qui le tourmentent profondément, Picasso parle avec une profonde émotion du choc qu'il reçut ce jour-là, à la vue des sculptures africaines.

